

CLARISSE HARLOWE.

TOME CINQUIEME.

CLARISSA HARLOWE.

TRADUCTION NOUVELLE

Et feule complète;

PAR M. LE TOURNEUR.

*Faite sur l'Édition originale revue par Richardson ;
ornée de figures du célèbre Chodowiecki, de Berlin.*

Dédiée & présentée

A MONSIEUR, FRÈRE DU ROI.

*Humani mores nosse volenti
Sufficit una Domus.*

TOME CINQUIÈME.



A GENÈVE,

Chez PAUL BARDE, Imprimeur-Libraire.

Et se trouve à PARIS,

Chez { MOUTARD, Imp. Lib. rue des Mathurins.
MERIGOT le jeune, Lib. quai des Augustins.

M D C C L X X V.



HISTOIRE

D E

CLARISSE HARLOWE.

LETTRE I.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Vendredi au soir , 19 Mai.

LORSQUE je me suis ouvert si librement avec toi , & que je t'ai déclaré que ma principale vue est uniquement de mettre la vertu à l'épreuve ; ce que sa vertu , si elle est solide , ne doit pas redouter ; & que le mariage fera sa récompense ; du moins si après mon triomphe , je ne puis parvenir à lui faire goûter avec moi la

vie des honnêtes gens (*) que tu fais être le vœu de mon cœur : je suis étonné de te voir revenir sans cesse à ton dégoûtant verbiage.

Je pense comme toi , que dans quelque temps , lorsque je serai devenu *plus sage* , je conclurai « qu'il n'y a que vanité , folie , extravagance dans mes systèmes libertins d'aujourd'hui. Mais à quoi cela revient-il , si ce n'est « à dire qu'il faut d'abord que je devienne plus « sage ? »

Mon dessein n'est pas du tout de *laisser échapper de mes mains cette incomparable fille*. Es-tu capable de dire à sa louange la moitié de ce que j'ai dit & de ce que je ne cesse de dire & d'écrire ? Son tyran de père l'a chargée de sa malédiction , cette charmante fille ! parce qu'elle l'a privé du pouvoir de la forcer à prendre un homme qu'elle déteste. Tu fais que de ce côté-là le mérite qu'elle s'est acquis dans mon cœur est des plus médiocres. Que son père soit un tyran , est-ce une raison pour moi de ne pas mettre à l'épreuve une vertu que j'ai dessein de récompenser ? Pourquoi , je te prie , ces réflexions éternelles sur une si parfaite créa-

(*) On a déjà vu que c'est là le nom que Lovelace & sa société donnoient au concubinage.

ture, comme s'il te paroïssoit certain qu'elle succombera dans l'épreuve? Tu me répètes dans toutes tes lettres qu'embarrassée comme elle est dans mes filets, sa chute est infaillible: & c'est sa vertu néanmoins que tu fais servir de prétexte à tes inquiétudes.

Tu me nommes l'*instrument* du vil James Harlowe! Que je suis tenté de te maudire! oui, oui, je suis l'instrument de cet odieux frère, de cette sœur jalouse: mais attends la fin, & tu verras quel sera le sort de l'un & de l'autre.

Ne te fais pas, je t'en prie, une arme contre moi d'une sensibilité que j'ai reconnue, sensibilité qui te jette en contradiction, lorsque tu reproches ensuite à ton ami d'avoir un cœur *de diamant*; enfin une sensibilité que tu ne connoitrois guères, si je ne te l'avois communiquée.

Ruiner tant de vertus! m'oses-tu dire. Insupportable monotonie! & puis tu as le front d'ajouter: « que la vertu la plus pure peut
« être ruinée par ceux qui n'ont aucun égard
« pour leur honneur, & qui se font un jeu
« des sermens les plus solennels. » Quel seroit, à ton avis la vertu qui pourroit être ruinée sans sermens? Le monde n'est-il pas plein de ces douces tromperies; & depuis nombre de siècles, les sermens des amans ne passent-ils pas pour

un jeu ? D'ailleurs les précautions contre la perfidie de notre sexe, ne font-elles pas une partie essentielle de l'éducation des femmes ?

Mon dessein est de tâcher de me vaincre moi-même ; mais il faut que je tente auparavant si je ne puis pas vaincre la belle Clarisse. Ne t'ai-je pas dit que l'honneur de son sexe est intéressé dans cette épreuve ?

Lorsque tu rencontreras dans une femme la moitié seulement de ses perfections , tu te marieras. Marie-toi , mon ami.

Une fille est-elle donc dégradée par l'épreuve , lorsqu'elle y résiste ?

Je suis bien aise que tu te fasses un reproche de ne pas travailler à la conversion des pauvres misérables qui ont été corrompues par d'autres que par toi. Ne crains pas les récriminations auxquelles tu pourrois t'attendre , Belford , lorsque tu te vantes de n'avoir jamais ruiné les mœurs d'une jeune personne que tu ayes crue capable de demeurer sage. Ta consolation me paroît celle d'un cœur hottentot , qui aime mieux exercer sa gloutonnerie sur des restes impurs , que de réformer son vice. Mais toi , qui fais le prude , dis-moi , aurois-tu respecté une fille telle que mon bouton de rose , si mon exemple ne t'avoit pas piqué d'honneur ?

Et ce n'est pas la seule fille que j'aie épargné ; lorsqu'on a reconnu mon pouvoir , qui est plus généreux que ton ami ?

« C'est la résistance qui enflamme les desirs ,
 « qui aiguise les traits de l'amour , & attise ses
 « feux. Il est désarmé , lorsqu'il n'a rien à vain-
 « cre : il languit , il perd le soin de plaire. » (*)

Les femmes ne l'ignorent pas plus que les hommes. « Elles aiment de la vivacité dans les
 « soins qu'on leur rend , & voilà pourquoi elles
 « gardent avec tant de précautions le fruit doré
 « des jardins de cythère : c'est pour en rendre la
 « conquête plus difficile. » (†) De-là vient , pour le dire en passant , que l'amant complaisant , empressé , est si souvent préféré au froid mari qui n'adore plus. Cependant le beau sexe ne considère pas que c'est la variété & la nouveauté qui donnent cette ardeur & ces dévouemens empressés ; & que si le libertin étoit aussi accoutumé que l'époux à leurs faveurs , elles ne lui seroient pas moins indifférentes. Il y seroit (comme il est pour sa femme , s'il est marié) aussi indifférent que le mari. (¶) Et le mari à son tour , vis-à-vis d'une autre femme que

(*) Quatre vers.

(†) Deux autres v.

la sienne , prendroit toute l'ardeur du libertin. Que les belles prennent cette leçon d'un Lovelace ; qu'elles s'étudient à se rendre toujours aussi nouvelles, aussi piquantes, aussi prévenantes pour un mari, qu'elles sont jalouses de le paroître aux yeux d'un amant. Et alors l'amant libertin, que toutes les femmes aiment, se conservera plus long-temps dans le mari, qu'il ne fait ordinairement. (b)

-Revenons. Si ma conduite ne te paroît pas assez justifiée par cette lettre, & par les dernières, je te renvoie à celle du 13 avril. (*) Je te supplie, Belford, de ne me pas mettre dans la nécessité de me répéter si souvent. Je me flatte que tu relis plus d'une fois ce que je t'écris.

Tu me fais assez bien ta cour, lorsque tu parois craindre mon ressentiment, jusqu'à ne pouvoir être tranquille si je laisse passer un jour sans t'écrire. C'est ta conscience, je le vois clairement, qui te reproche d'avoir mérité ma disgrâce : & si elle t'en a convaincu, peut-être empêchera-t-elle que tu ne retombes dans la même faute. Tu feras bien d'en tirer ce fruit ; sans quoi, prends garde que sachant à présent

(*) Voyez Lettre xxvii. Tome III.